

Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne
l'administration à LECOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE:	POUR L'EXTÉRIEUR:
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 12 fr.
Six mois . . . 5 fr.	Six mois . . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer
un milieu social qui assure à chaque
individu le maximum de bien-être et
de liberté adéquate à chaque époque.

Adresser tout ce qui a trait
à la rédaction à NADAUD

L'Insurrection Parisienne de 1871 fut ÉCRASÉE... Mais la Révolution Sociale TRIOMPHERA!...

Commémorons la Commune -- Honorons ses Morts-- Poursuivons sa Tâche

La Commune de Paris

18 mars - 28 mai 1871

Tous les ans à pareille époque les révolutionnaires du monde entier sont appelés à commémorer la gloire et le martyre impérrissables de l'insurrection parisienne de 1871. Mais c'est aux révolutionnaires de la capitale, c'est au peuple parisien qu'il échoit plus particulièrement le soin de proclamer son admiration et de perpétuer son souvenir pour les 35.000 des siens qui sont tombés massacrés par les balles versaillaises, pour la défense de la première révolution à caractère vraiment social.

C'est qu'en effet le peuple des faubourgs s'est soulévé en 1871 contre le pouvoir central de l'Etat (Etat personifié par M. Thiers) poussé à bout par la provocation dudit Etat qui voulait lui enlever ses armes, ses canons, ses moyens de défense en un mot. Et les fédérés proclamèrent la ville de Paris « commune libra, indépendante, s'appartenant et s'administrent elle-même. Premier acte de toute révolution sociale repoussant toute ingérence du pouvoir centralisateur de l'Etat.

A ce titre, et à bien d'autres, mais à ce titre déjà « la Commune de Paris » marque le premier pas fait vers la révolution communiste et libertaire.

Le renversement du pouvoir central se fit d'une façon spontanée. A Montmarte les gardes nationaux s'opposent à l'enlèvement des parcs d'artillerie par l'armée gouvernementale entraînent avec eux les soldats du 88^e de ligne. Les généraux Lecomte et Clément Thomas sont arrêtés et peu après fusillés. Aux Buttes-Chaumont, à Belleville, à la Bastille, au Luxembourg, même succès de l'insurrection populaire. A midi la victoire était acquise, sans coup de fusil presque.

Devant le peuple armé, descendu dans la rue, les gouvernements s'éclipserent. La troupe évacua la ville, les fonctionnaires s'empressèrent de filer vers Versailles. M. Thiers s'enfuit du ministère des Affaires étrangères par un escalier dérobé. Le gouvernement s'évapora comme un mare d'eau putréfiée au bout de printemps et le 19 Paris fort de 2.000 canons et de 300.000 fusils se trouva libre de ses destinées.

« Et cependant la Révolution qui venait de s'accomplir ainsi ouvrirait une ère nouvelle dans la série des révolutions, par lesquelles les peuples marchent de l'esclavage à la liberté. Sous le nom de « la Commune de Paris » naquit une idée nouvelle, appelée à devenir le point de départ des révolutions futures.

« Comme c'est toujours le cas pour les grandes idées, elle ne fut pas le produit des conceptions d'un philosophe, d'un individu ; elle naquit dans l'esprit collectif, elle sortit du cœur d'un peuple entier ; mais elle fut vague d'abord, et beaucoup parmi ceux même qui la mettait en réalisation et qui donc n'avaient leur vie pour elle, ne l'imaginaient pas au début telle que nous la connaissons aujourd'hui ; il ne se rendirent pas compte de la révolution qu'ils inauguraient, de la fécondité du nouveau principe qu'ils cherchaient à mettre à exécution. Ce fut seulement lors de l'application pratique que l'on commença à en entrevoir la portée future : ce fut seulement dans le travail de la pensée que s'opéra depuis, que ce nouveau principe se précisa de plus en plus, se détermine et apparut dans toute sa lucidité, toute sa beauté, sa justice et l'importance de ses résultats. » KROPOTKINE, Paroles d'un Révolté.

Ayant proclamé son indépendance, Paris qui venait de subir pendant cinq mois toutes les rigueurs d'un siège, dut lancer tête à nouveau à « l'ennemi » non plus l'Allemand cette fois, mais les troupes de la réaction versaillaise.

Deux mois encore, malgré les fautes, les erreurs des comités, malgré les trahisons, malgré les abandons, le Paris révolutionnaire qui voyait ses forces diminuer de jour en jour, fut lutter vaillamment, ne lachant pas une rue, pas une barricade sans une défense héroïque, désespérée. On se faisait tuer plus que de lâcher pied.

Deux mois durant ce fut la lutte comme inégale : d'un côté les forces de

Le Témoignage des Victimes

Demandez donc aux mutilés
Qui sont tombés comme des blés
Après avoir subi d'effroyables entailles
Dans l'acharnement des batailles ;
Demandez donc à ceux qui vont clopin-clopant
En s'appuyant sur des béquilles,
Et qui n'ont plus de bras pour étreindre les filles
Ni pour garder l'espoir de vivre en travaillant ;
Demandez donc à ceux dont le corps se disloque
Et s'écrase en chemin comme une vieille loque ;
Demandez donc aux malheureux
Qui n'ont plus de lumière aux yeux
Et qui sont condamnés à demeurer dans l'ombre ;
Demandez donc à ceux pour qui l'auvre est sombre ;
Et qui ne verront plus reflets d'azur ni fleurs
Dans l'éternelle nuit de leurs mornes douleurs ;
Demandez donc à ceux qui n'auront plus la joie
De voir au soleil qui rougeoie,
L'épi sortir de terre et la moisson mûrir,
Puisque vous les faites mourir ;
Demandez-leur à tous, tourreaux, si votre règne
N'est pas celui du crime et de la chair qui saigne !...

Eugène BIZEAU.

POUR L'ESPAGNE PERSECUTÉE

Appel aux Intellectuels de tous les Pays

A vous, hommes de sciences, littérateurs, artistes, dont les vastes connaissances vous permettent de bien connaître les véritables sentiments des peuples !

A vous qui, mieux que quiconque, devez sentir les souffrances ou les joies des masses travailleuses !

A vous, nous adressons ces lignes écrites par une main mathématique, peu habituée à tenir la plume, car depuis de longues années, c'est l'outil du travail manuel qu'elle manie.

Pour cela même, n'attendez point de trouver dans notre appel les mots recherchés qu'on apprend à connaître dans les salles d'études, dans les Universités dont vous sortez...

Le du travail d'une part, la lutte sociale, toutes les tâches et les souffrances qu'elle comporte d'autre part, nous ont empêchés de cultiver notre intellect.

Mais nous avons vécu la vie des travailleurs. Nous avons connu les usines industrielles, les ateliers malins, les mines profondes, ainsi que les champs et les plaines. Atteint par Blasco-Branche, nous avons voulu connaître aussi les grandes prairies américaines, les pampas, le Far-West.

Mais partout, dans l'atelier ou l'usine, dans les champs ou la mine, ainsi que dans les vastes espaces d'Amérique, partout nous avons vu les scènes désespérantes et honteuses de l'effroyable exploitation capitaliste.

Partout les travailleurs : enfants, femmes, vieilles gens, sont courbés sous le joug du patron, des grandes compagnies, de l'Etat, payés par quelques argents qui leur suffisent à peine à satisfaire leurs besoins primordiaux. Voilà pour les besoins matériels.

Pour les besoins spirituels, il est fait encore plus minime part. D'ailleurs, les exploiteurs ne se chargent-ils pas tout en asservissant les bras, d'abattre les cerveaux et d'annihiler la pensée ?...

Aussi, nous nous tournons vers vous, intellectuels, dont les enseignements, dont les travaux : science, littérature, arts ont su faire vibrer en nous les bons sentiments, les beaux idéaux, et nous vous demandons n'entendant pas s'élever votre voix :

Pourquoi nous abandonnez-vous ?...

Pourquoi abandonnez-vous ceux de vos disciples qui, dans la Noire Espagne, dans les champs andalous, dans les villes de Cadiz, ne font que répétier les enseignements que vous leur avez appris et sont de ce fait en butte à toutes les pires répressions ?...

A vous, Anatole France, Henri Barbusse, Nicolai, Eugenio d'Ors, Angel Guimera, Gorki, Romain Rolland et tant d'autres, nous, humbles travailleurs, nous nous adressons et nous vous demandons si les cris de douleurs, les râles, l'écho des mille souffrances qui passent à travers les Montjuiches, où l'on martyrisera comme au temps de Ferdinand VII, ne sont pas parvenus jusqu'à vous.

N'avez-vous pas connaissance des peines infinies de ceux qui, sans repos ni trêves, escortés par la chourave à cheval, vont sur les routes d'Espagne, jusqu'à ce qu'ils tombent brisés par la fatigue, anéantis par la faim. Et l'incertitude de l'existence de ceux qui sont tenus en otage, exilés à Mahon et à Farnaud-Poo ?

Le Comité de Défense des Marins.

Les Horreurs Versaillaises ou la Terreur Blanche

Dénonciations

Les quatre murs de la chambrette où j'avais trouvé le repos n'offraient au fond qu'une sécurité relative.

La maison avait été perquisitionnée, il est vrai, et il n'y avait plus à craindre le coup de fil de la cour martiale.

J'avais encore à redouter la dénonciation du premier venu, du voisin, du concierge, du marchand de journaux, de quiconque pouvait se douter qu'un insurgé se cachait

La bâche était universelle. Elle fut si honteuse, cette bâche, si colossale, si hideuse, que l'autorité militaire elle-même, qui n'était pas douce au plus petit des vaincus, se révolta contre cette incroyable ignominie. Des chefs de corps firent brûler en masse les milliers de lettres qu'ils recevaient chaque jour. Quelques dénonciateurs, plus remarqués que d'autres, furent appelés à la cour prévôtale pour s'expliquer. Ils virent l'appareil des massacres, et s'enfuirent épouvanlés, craignant d'être collés à ce mur où ils avaient révélé d'enlever le voisin dénoncé par eux, partis leur crémier, leur rival en affaires, ou en amour...

On me racontait récemment, à propos de ces dénonciations, une histoire qui ne manque pas d'un certain comique.

Un coiffeur, qui avait fait au Quatre-Septembre étalage de zèle républicain, au point de dénoncer l'arrestation du commissaire de police de son quartier, éprouva, après la chute de la Commune, le besoin de faire de la zèle.

Il dénonçait, dénonçait, dénonçait. On le voyait partout sur le passage des convois de prisonniers, gesticulant, criant à mort.

Un jour, il avisa en passant dont l'allure lui sembla suspecte.

— Arrêtez-le, crié-t-il à un sergent de ville — un des aimables gardiens de la paix à chassepot et revolver des journées de mai — arrêtez cet individu. Il a été de la Commune !

Le gardien de la paix regarda notre homme, le dénonciateur. Soudain il lui flanqua la main au collet :

— Mais vous, n'avez-vous pas fait arrêter jadis mon commissaire ? Je vous reconnais !

Et l'individu fut poussé dans un groupe de prisonniers qui passaient devant lui.

Le moindre indice suffisait à rendre suspect. Dans cette effroyable terreur du ville, les yeux s'ouvrant tout grands :

— Tiens ! mais voilà monsieur B. qui rentre depuis hier avec des provisions !

— Mais monsieur B. achète bien des journaux ! Il en apporte deux ou trois fois par jour.

— Conclusion :

— Il doit garder quelque étranger chez lui... quelqu'un qui se cache... quelqu'un de la Commune peut-être... Si on voyait ?

Et le concierge, ou le voisin, monte, s'arrête à la porte de la chambrette, écoute.

Il entend causeur. Mais on cause tout bas...

Le soir, on interroge discrètement le locataire. On va à qui qu'enquérir... Et en voilà assez pour être dénoncé, empoigné. Et en route pour la prévôté.

Un ami, très compromis, fut dénoncé parce qu'il envoyait acheter une demi-douzaine de journaux chaque matin. Cela parut suspect. Il fut pris et fit huit jours de bagne.

Un autre, enfermé chez un ami qui ses occupations appelaient toute la journée au dehors, eut le tort de fumer exagérément. L'odeur du tabac qui passait sous la porte dénonça. Il fut pris, lui aussi. Plus heureux que le précédent, son amour de la cigarette réussit à empêcher sa déportation.

Un autre, enfermé chez un ami qui ses occupations appelaient toute la journée au dehors, eut le tort de fumer exagérément. L'odeur du tabac qui passait sous la porte dénonça. Il fut pris, lui aussi. Plus heureux que le précédent, son amour de la cigarette réussit à empêcher sa déportation.

Un autre, enfermé chez un ami qui ses occupations appelaient toute la journée au dehors, eut le tort de fumer exagérément. L'odeur du tabac qui passait sous la porte dénonça. Il fut pris, lui aussi. Plus heureux que le précédent, son amour de la cigarette réussit à empêcher sa déportation.

Un autre, enfermé chez un ami qui ses occupations appelaient toute la journée au dehors, eut le tort de fumer exagérément. L'odeur du tabac qui passait sous la porte dénonça. Il fut pris, lui aussi. Plus heureux que le précédent, son amour de la cigarette réussit à empêcher sa déportation.

Un autre, enfermé chez un ami qui ses occupations appelaient toute la journée au dehors, eut le tort de fumer exagérément. L'odeur du tabac qui passait sous la porte dénonça. Il fut pris, lui aussi. Plus heureux que le précédent, son amour de la cigarette réussit à empêcher sa déportation.

Un autre, enfermé chez un ami qui ses occupations appelaient toute la journée au dehors, eut le tort de fumer exagérément. L'odeur du tabac qui passait sous la porte dénonça. Il fut pris, lui aussi. Plus heureux que le précédent, son amour de la cigarette réussit à empêcher sa déportation.

Un autre, enfermé chez un ami qui ses occupations appelaient toute la journée au dehors, eut le tort de fumer exagérément. L'odeur du tabac qui passait sous la porte dénonça. Il fut pris, lui aussi. Plus heureux que le précédent, son amour de la cigarette réussit à empêcher sa déportation.

Un autre, enfermé chez un ami qui ses occupations appelaient toute la journée au dehors, eut le tort de fumer exagérément. L'odeur du tabac qui passait sous la porte dénonça. Il fut pris, lui aussi. Plus heureux que le précédent, son amour de la cigarette réussit à empêcher sa déportation.

Un autre, enfermé chez un ami qui ses occupations appelaient toute la journée au dehors, eut le tort de fumer exagérément. L'odeur du tabac qui passait sous la porte dénonça. Il fut pris, lui aussi. Plus heureux que le précédent, son amour de la cigarette réussit à empêcher sa déportation.

Un autre, enfermé chez un ami qui ses occupations appelaient toute la journée au dehors, eut le tort de fumer exagérément. L'odeur du tabac qui passait sous la porte dénonça. Il fut pris, lui aussi. Plus heureux que le précédent, son amour de la cigarette réussit à empêcher sa déportation.

Un autre, enfermé chez un ami qui ses occupations appelaient toute la journée au dehors, eut le tort de fumer exagérément. L'odeur du tabac qui passait sous la porte dénonça. Il fut pris, lui aussi. Plus heureux que le précédent, son amour de la cigarette réussit à empêcher sa déportation.

Un autre, enfermé chez un ami qui ses occupations appelaient toute la journée au dehors, eut le tort de fumer exagérément. L'odeur du tabac qui passait sous la porte dénonça. Il fut pris, lui aussi. Plus heureux que le précédent, son amour de la cigarette réussit à empêcher sa déportation.

Un autre, enfermé chez un ami qui ses occupations appelaient toute la journée au dehors, eut le tort de fumer exagérément. L'odeur du tabac qui passait sous la porte dénonça. Il fut pris, lui aussi. Plus heureux que le précédent, son amour de la cigarette réussit à empêcher sa déportation.

Un autre, enfermé chez un ami qui ses occupations appelaient toute la journée au dehors, eut le tort de fumer exagérément. L'odeur du tabac qui passait sous la porte dénonça. Il fut pris, lui aussi. Plus heureux que le précédent, son amour de la cigarette réussit à empêcher sa déportation.

Un autre, enfermé chez un ami qui ses occupations appelaient toute la journée au dehors, eut le tort de fumer exagérément. L'odeur du tabac qui passait sous la porte dénonça. Il fut pris, lui aussi. Plus heureux que le précédent, son amour de la cigarette réussit à empêcher sa déportation.

Un autre, enfermé chez un ami qui ses occupations appelaient toute la journée au dehors, eut le tort de fumer exagérément. L'odeur du tabac qui passait sous la porte dénonça. Il fut pris, lui aussi. Plus heureux que le précédent, son amour de la cigarette réussit à empêcher sa déportation.

Un autre, enfermé

hiers, frappant durement de sa baguette sur l'épaule des infortunés.
— Allons, les « godillots », au mur !

Les malheureux, encadrés par les soldats, furent poussés contre la devanture du charbonnier et fusillés à bout portant.

Le charnier de Charonne

Vingt mille morts. C'est le bilan des cours marquées et des exécutions de la rue. Nous ne sommes certainement pas audacieux de la vérité. Chaque coup de poche dans le sol des faubourgs parisiens met au jour des ossements aujourd'hui desséchés, quelques-uns encore revêtus d'unitaires en lourdes, auxquels adhèrent des étoiles, des traces de galons. Ce sont les fusillés de la Seigneurie sanglante, entourés dans les fosses creusées après le nettoyage, du lendemain de l'évacuation.

En janvier 1897, pour ne citer qu'un seul de ces exemples — ils abondent — au niveau de quartier de Charonne, qui vit les dernières convulsions de l'insurrection, des ouvriers terrassiers faisaient une lugubre trovaie.

Derrière le Père-Lachaise, non loin de la gare du Chemin de Fer de Céteau, existe un vieux cimetière désaffecté, le cimetière de l'ancienne église Saint-Germain, qui date du quinzième siècle. On avait décidé de sacrifier une partie de ce cimetière, afin d'y creuser un réservoir pour les eaux de la Marne.

La crue frappa sur tout un charnier, où les squelettes étaient accumulés par centaines.

Ce n'étaient plus que des morts isolés, ramassés après la lutte derrière une barrière, éventuellement devant la décapitation. On avait versé la des tombereaux de cadavres. On en avait huit cents, que l'on aligna les uns à côté des autres, recouverts des linceaux de leurs uniformes, le tout entouré d'une fosse creusée.

On fit rapidement disparaître cette épouvantable exhibition. Une fosse nouvelle fut creusée, adossée au mur du presbytère. Quelques piétons indiquent sous l'emplacement du dernier champ de repos de ces morts inconnus.

Le puits des Fédérés

Ce quartier de Charonne fut l'un des plus violemment dévastés dans l'épouvantable répression qui suivit la prise des faubourgs. Charonne fut occupé le samedi de la Sainte-Cène, le 13 mai. Des deux côtés, la rage de la mort avait déclenché un véritable paroxysme. Les insoumis furent égorgnés, étranglés, recouverts de linceaux de leurs uniformes, le tout entouré d'une fosse creusée.

On fit rapidement disparaître cette épouvantable exhibition. Une fosse nouvelle fut creusée, adossée au mur du presbytère. Quelques piétons indiquent sous l'emplacement du dernier champ de repos de ces morts inconnus.

C'est le mercredi 16 mars que l'affaire de Beauvais fut revenue en opposition devant le tribunal correctionnel de Beauvais.

Castelnau qui s'était vu condamné par défaut lors d'une récente audience tumultueuse à deux ans d'emprisonnement aurait-il vu cette fois sa peine confirmée ou réduite.

Nous ne parlons pas, bien entendu, d'accusation, ce serait tellement en dehors de la logique de la propagande, philosophie qui vise à la destruction et non à la conquête de l'Etat, et contre laquelle la bourgeoisie a créé des lois spéciales permettant d'incriminer tout ce qui se rattachait à chaque branche de cette propagande.

Malin le bug initial de ces lois, lorsqu'elles furent créées, devait être de réprimer la propagande par le fait.

Volées en pleine tourmente de révolution anarchiste, elles sont d'une telle élasticité qu'elles permettent de pourrir et de condamner pour le seul fait de se revendiquer de la philosophie anarchiste ou simplement lorsque l'on manifeste toute l'horreur qui inspire l'état social actuel. Ce qui permet aujourd'hui à nos camarades socialistes d'en subir eux aussi tous les mauvais effets (malgré leurs dénégations ne voulant en rien être mêlés à notre propagande).

Quoique solidaires de nos camarades socialistes (lorsqu'ils sont persécutés), nous ne pouvons oublier que la responsabilité de la dureté des lois scélérates et par conséquent, des poursuites actuelles en vertu des mêmes lois scélérates, incombe au groupe parlementaire socialiste du temps de guerre, en grande partie.

En effet, en peine-folie guerrière, déclenchée par le point de vue des juges de la

tribunaux actuels.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que notre camarade Alphonse Barbé, qui occupa le samedi de la Sainte-Cène, le 13 mai. Des deux côtés, la rage de la mort avait déclenché un véritable paroxysme. Les insoumis furent égorgnés, étranglés, recouverts de linceaux de leurs uniformes, le tout entouré d'une fosse creusée.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus du ministère, à lui apporter un peu de pain.

Quant à son frère Paul Barbé, il se trouva inculpé et maintenu à la prison de Caen, où un gardien-chef brutal se refusa malgré les ordres venus

L'Évanouissement du Marxisme

LA VIE DES IDÉES

De même que Marx fut obligé par la critique des économistes à réintégrer dans sa théorie de la valeur des éléments qu'il avait systématiquement sacrifiés à l'origine de son *Capital*, au risque de ne rien laisser subsister de ses affirmations premières, — de même, sous l'accre critique du savant Eugène Dühring il fut amené à faire à l'idéalisme de telles concessions qu'on pourrait le prendre pour un rationaliste pur, il recourut explicitement aux facteurs idéologiques une valeur cause propre et indépendante jusqu'à un certain point, des faits mécaniques. Il ferira que « les hommes font leur histoire » ; que « rien ne se fait dans la société sans dessin conscient, sans but, » que « les éléments de l'organisme social agissent par passion, par réflexion et poursuivent des buts déterminés. »

Le marxisme reconnaît bien ainsi l'existence d'une activité psychique. Mais il s'efforça de souder, de rattacher, de subordonner cette activité aux faits de l'ordre mécanique, en sorte que le dogme matérialiste fondamental survit sans altération profonde. Pour opérer cette soudure nécessaire Marx et Engels produisirent un vigoureux effort d'interprétation historique dans le sens de leur hypothèse. Ils ne réussiront pas, toutefois à éviter les contradictions qui rendent leur « philosophie de l'outil » précaire.

Ensuite que les formes idéologiques, religieuses, les croyances, etc., procéduent de métamorphoses accomplies dans la production, est une affirmation dogmatique. Le fait économique ne précède pas l'idée, le contraire est vrai. L'idée est antérieure au fait.

Avant que la technique même la plus rudimentaire existât, les sociétés primitives étaient déjà toutes peuplées de croyances, de mythes, de religiosités diverses dont le Jour fardane pise encore sur les modes de vie actuelle.

Le totalitarisme des tribus australiennes n'explique pas par des métamorphoses de la production. Il va de même pour le polythéisme et le monothéisme des civilisations mortes. Jésus, non plus que Bouddha ne doivent leur existence à l'intervention de la technique. Et ce qui vaut pour les religions en général, est valable pour les religions spirituelles qui se sont affirmées comme de puissantes courants, idéologiques, philosophiques, religieux. Suivons cette filière des idées nous voyons les façons de penser évoluer constamment, allant de l'absolutisme des croyances primitives aux concepts du libre examen. .

Dieu premier symbole d'absolu unique, descend dans les têtes couronnées de la féodalité, puis dans les assemblées démocratiques, puis dans la société où il s'évanouit en autant de parcelles qu'il a d'individus. C'est alors que la personnalité humaine surgit autonome et libre, étant son propre dieu, son propre maître. Une société d'hommes libres, sans Dieu, ni Maîtres s'entrevoit déjà de nos jours. Le rêve mystique des cerveaux individuels, toujours plus nombreux, un courant se crée, une nouvelle religion, en attribuant au mot religion son sens rationnel, une religion de la personnalité humaine, se développe, patrimoine intellectuel présent d'une minorité en avance sur son temps, mais qui content déjà à l'état d'idéal les formes sociales du demain.

En définitive c'est bien l'état de conscience qui détermine les institutions. Les idées font la société comme l'a dit Hegel. Aucune institution ne naîtrait si ne se maintiendrait si elle ne concordait pas avec un état de conscience social particulier. La force des institutions existantes, en lesquelles se cristallisent, ne l'oublier pas, des états de conscience périmentés par rapport à nos mentalités, est bien moins dans les moyens coercitifs que ces institutions mettent en œuvre, que dans l'esprit collectif qui les justifie, que dans les mentalités individuelles qui les acceptent. L'oppression générale des masses par les « élites », tient moins à la force mise en œuvre par ces élites qu'à la soumission des cerveaux, qu'à l'inexistance d'individus réfractaires, non conformistes et, libres moralement. Subir

l'oppression sans révolte, être passif, veule, c'est mériter l'oppression. Et sous ce rapport l'esclave qui accepte, qui subit l'autorité est aussi pernicieux que le maître qui l'exerce. Obéir à un ordre parce qu'il est un ordre est, philosophiquement parlant, un crime plus grand que le fait d'imposer sa volonté.

L'anarchisme synthèse sociale, la plus ample et la plus rationnelle qui soit à l'heure présente, en même temps qu'éthique et philosophie de la volonté aux conséquences et aux conclusions révolutionnaires ne peut aborder le problème social sous l'angle du matérialisme pur. Ce problème est à la fois économique et moral. Or, si les institutions et toutes les formes sociales d'une époque sont commandées, non pas par la technique, mais par l'état de conscience collectif, la transformation des mœurs et des mentalités s'impose comme une condition préalable à la révolution, c'est dire que la révolution dans les cerveaux doit précéder la révolution dans les faits. Cette condition est rigoureusement juste. Elle ne doit cependant pas être interprétée dans un sens d'éducationnisme absolu. La conception révolutionnaire des anarchistes fait une large place aux facteurs divers qui interviennent dans l'évolution sociale et notamment, elle n'éloigne pas la valeur pratique ou pragmatique de l'action née des nécessités matérielles et des antagonismes brutaux. Il n'en demeure pas moins que les luttes économiques dépassent le stade de l'instinct pour devenir réellement fécondes. Nous voyons du reste se manifester sur ce terrain une évolution très caractéristique. A l'antique lutte des pauvres contre les riches, ont succédé des formes de lutte toujours plus conscientes.

Le syndicalisme révolutionnaire moderne s'est débarrassé du vieux corporatisme égoïste. Il se pénètre d'idéal : il manifeste une volonté ; il se préoccupe d'éducation personnelle ; il extériorise des tendances raisonnées à l'affranchissement intégral. Il n'est déjà plus un simple réflexe collectif des ventres, il est en passe de devenir un grand courant d'opinion, un grand courant moral, une force.

Une telle emprise de l'idéalisme sur l'action spécifiquement ouvrière est nécessaire. Le marxisme lui-même ne saurait contredire à cette nécessité puisqu'il reconnaît qu'un esprit de machiavélisme constant anime les voulons de la classe dirigeante. Le grand mouvement de la réforme, le grand mouvement des droits de l'homme et de la révolution de 89, au cours du dernier siècle l'usage intensif de l'éducation religieuse sont pour Marx et Engels autant de preuves du machiavélisme bourgeois qui cache sous d'honorables prétextes idéologiques, philosophiques, politiques ou religieux, ses buts intérêts. Sous le travestissement officiel des idées apparaît une volonté de classe armée de pied en cap pour la lutte. Il est donc nécessaire et indispensable qu'à cette volonté conservatrice s'oppose, conscientement, une volonté révolutionnaire et qu'à l'idéologie hypocrite bourgeoisie s'oppose un idéalisme franc.

Si par exemple la religion sert d'opium du peuple, comme le dit Marx, si elle exerce un pouvoir inhibiteur sur la volonté ouvrière, toute idée qui s'apera la religion, qui annihilera l'action négative du stupéfiant sera révolutionnaire par le fait. Elle créera de l'action là où la religion engendre le sommeil et à mort ; elle suscitera une révolte féconde de là où la résignation courbait l'esclave sous la férule du maître capitaliste ; elle fera tomber les chaînes de l'esprit, en attendant que l'effort combiné et solidaire des opprimés soit en mesure de faire tomber les chaînes du corps. A la peste religieuse, comme disait Johann Most, il convient donc d'administrer incessamment un antidote efficace. La vieille formule des politiciens social-démocrates et marxistes : la religion affaire privée, est tout simplement un non-sens que lui-même dénonce en ses moments de lucidité. Ainsi la philosophie de la volonté, philosophie de l'action consciente, prend le pas sur la philosophie du machiavélisme. Au fatalisme religieux nous voyons se substituer l'effort concerté des individus qu'anime un idéal supérieur. Et cet idéal quel serait-il sinon celui qui aurait dû être donné à tous : la terre, et les instruments de travail. Par les gens de

VENDREDI, 11 MARS.

Le Sénat vote l'appel pour le mois d'avril de la classe 1921 : c'était fatal. Le traité de Versailles n'ayant pas prévu — pour cause — le désarmement de l'Allemagne, il nous faut entretenir et conserver encore une armée en face de l'autre.

Tout simplement ! C'est clair et combien rassurant pour l'avenir !

SAMEDI, 12 MARS.

M. l'avocat général Bloch-Laroque prononce son réquisitoire contre nos camarades impliqués dans l'affaire rocambolesque du complot.

Piteux, ce réquisitoire, comme le plupart des réquisitoires contre l'Idée !

« La démocratie est en péril ; il appartient au jury de la protéger et de la défendre. »

Tous dites que la démocratie est en péril, monsieur l'avocat général ? Soit. Mais qui par ? Les gens de votre classe, qui, en 1920, ont accaparé à leur profit exclusif ce qui aurait dû être donné à tous : la terre, et les instruments de travail. Par les gens de

Nicolas, Ici, le *Journal de Paléologue* dépasse en cynisme tout ce que peut imaginer une cervelle humaine. Combiné je regrette de ne pouvoir donner à nos lecteurs que la substance de ces pages où éclatent les désirs de plus en plus exagérés de la guerre qui guident la plume de l'étonnant mémorialiste.

On est au 20 juillet 1914. A table, dans le petit hôtel de Peterhof, en attendant l'arrivée de Poincaré sur le *France*, notre ambassadeur est assis à côté du tzar Nicolas. L'empereur questionne Paléologue :

« On m'a dit que vous êtes personnellement inquiet des intentions de l'Allemagne. — Inquiet, oui, sire, je suis inquiet, quoique je n'ai présentement aucun motif spécial de prémonster la guerre immédiate. »

(Juste le contraire de ce qu'il a dit à Viviani, pour embalmer ce niais mystique dans l'affaire des 3 ans.)

L'empereur réfléchit un instant, puis prend :

— Je ne peux croire que l'empereur Guillaume veuille la guerre... Si vous le connaissez comme moi, Si vous savez tout ce qu'il y a de charlatanisme dans ses attitudes! »

— Paléologue répond :

— « Je fais peut-être, en effet, trop d'honneur à l'empereur Guillaume quand je le crois capable de vouloir ou simplement d'accepter les conséquences de ses gestes. »

Or rappelez-vous que quelques jours avant il a montré à Viviani, comme il l'a cessé de dire dans ses rapports, que Guillaume veut la guerre à tout prix.

Poincaré arrive. Salves ! fanfares ! hurrahs ! Marseillaise ! Hymne Russe ! etc., etc. Puis le soir à 7 h, et demie, dîner de gala. On se gave avec toute la distinction protocolaire d'usage ; puis au moment où sa femme va piquer, en plein banquet, une attaque d'hystérie (le mot est en toute lettre dans le *Journal de Paléologue*, Nicolas se lève et lance son latus. Ce latus, il appert du texte même du journal que notre ambassadeur le trouve insignifiant. Mais il n'est pas ainsi de la réponse que va lui faire Poincaré, et que tou

“ PROPOS SUBVERSIFS ”

Les 12 Conférences de SEBASTIEN FAURE, fidèlement sténographiées, en 12 brochures de 32 pages chacune, avec couverture. Prix de chaque brochure : 0 fr. 30. — France : 0 fr. 55.

- DEJA PARU :
 1. La Fausse Rédemption.
 2. La Dictature de la Bourgeoisie.
 3. La Poutrure parlementaire.
 4. Leur Patrie.
 5. La Morale officielle... et l'autre.
 6. La Femme.
7. L'Enfant.
 8. Les Familles nombreuses.
 9. Les Métiers haïssables.
 10. Les Forces de Révolution.
 11. Le Chambardement.
 12. La véritable Rédemption.

En vente à la Librairie Sociale, 69, boulevard de Belleville, Paris (X^e).
 Prix spéciaux par quantités.

Les Jours qui passent

Chaque semaine, à cette même place, je commenterai les événements qui se seront déroulés du jeudi au mercredi inclus.

Mes critiques seront brefs, mais stigmatiseront, comme il sied, toutes les institutions du vieux monde dans lequel, bon gré, mal gré, il nous fait vivre encore, mais dont nous voulons, et nous savons, un jour, précipiter la chute.

MERCREDI 9 MARS.

15 ans de détention au vaillant Badina, le seul fait du jour qui attire mon attention. Est-ce possible ? Hélas ! oui, dans une société qui compte encore beaucoup trop d'indifférents.

Badina ? Pour trop de gens, semblable condamnation importe peu et prend les proportions d'un banal fait divers.

Parlons plutôt des plus belles femmes de France, de leur regard fascinante et de leur récente apparition sur l'écran.

C'est beaucoup plus intéressant que Badina ! Ainsi raisonne ce peuple enfant dans un pays où les plus gros mercantils s'en tirent avec quelques semaines de prison — quand prison il y a — souvent avec un ruban rouge à la boutonnierre !

Selon que tu seras puissant ou misérable...

JEUDI, 10 MARS.

220 millions par an pour les familles nombreuses. Telle est la proposition de loi qu'un nommé Delachenal, député de son métier, a bien voulu déposer sur le bureau de la Chambre.

A partir du troisième enfant, âgé de moins de six ans, les familles recevraient annuellement 360 francs pour le quatrième ; 420 pour le cinquième ; 480 pour le sixième. Et ainsi de suite ajouté délicieusement le quotidien qui nous rend compte des débâts. On ne sait pas où on s'arrêtera, la machine à fabriquer des gosses étant intraitable. Les représentants du Bloc National démontrent beaucoup d'enthousiasme pour les autres, bien entendu.

Peut importe la qualité : ces messieurs ne regardent qu'à la quantité.

Les guerres ne se faisaient pas avec des cerveaux bien conditionnés, il faut songer, d'ores et déjà, aux nombreux effectifs dont nous avons besoin pour la prochaine dernière guerre.

VENDREDI, 11 MARS.

Le Sénat vote l'appel pour le mois d'avril de la classe 1921 : c'était fatal. Le traité de Versailles n'ayant pas prévu — pour cause — le désarmement de l'Allemagne, il nous faut entretenir et conserver encore une armée en face de l'autre.

Tout simplement ! C'est clair et combien rassurant pour l'avenir !

SAMEDI, 12 MARS.

M. l'avocat général Bloch-Laroque prononce son réquisitoire contre nos camarades impliqués dans l'affaire rocambolesque du complot.

Piteux, ce réquisitoire, comme le plupart des réquisitoires contre l'Idée !

« La démocratie est en péril ; il appartient au jury de la protéger et de la défendre. »

Tous dites que la démocratie est en péril, monsieur l'avocat général ? Soit. Mais qui par ? Les gens de votre classe, qui, en 1920, ont accaparé à leur profit exclusif ce qui aurait dû être donné à tous : la terre, et les instruments de travail. Par les gens de

Nicolas, Ici, le *Journal de Paléologue* dépasse en cynisme tout ce que peut imaginer une cervelle humaine. Combiné je regrette de ne pouvoir donner à nos lecteurs que la substance de ces pages où éclatent les désirs de plus en plus exagérés de la guerre qui guident la plume de l'étonnant mémorialiste.

On est au 20 juillet 1914. A table, dans le petit hôtel de Peterhof, en attendant l'arrivée de Poincaré sur le *France*, notre ambassadeur est assis à côté du tzar Nicolas. L'empereur questionne Paléologue :

« On m'a dit que vous êtes personnellement inquiet des intentions de l'Allemagne. — Inquiet, oui, sire, je suis inquiet, quoique je n'ai présentement aucun motif spécial de prémonster la guerre immédiate. »

(Juste le contraire de ce qu'il a dit à Viviani, pour embalmer ce niais mystique dans l'affaire des 3 ans.)

L'empereur réfléchit un instant, puis prend :

— Je ne peux croire que l'empereur Guillaume veuille la guerre... Si vous le connaissez comme moi, Si vous savez tout ce qu'il y a de charlatanisme dans ses attitudes! »

— Paléologue répond :

— « Je fais peut-être, en effet, trop d'honneur à l'empereur Guillaume quand je le crois capable de vouloir ou simplement d'accepter les conséquences de ses gestes. »

Or rappelez-vous que quelques jours avant il a montré à Viviani, comme il l'a cessé de dire dans ses rapports, que Guillaume veut la guerre à tout prix.

Poincaré arrive. Salves ! fanfares ! hurrahs ! Marseillaise ! Hymne Russe ! etc., etc. Puis le soir à 7 h, et demie, dîner de gala. On se gave avec toute la distinction protocolaire d'usage ; puis au moment où sa femme va piquer, en plein banquet, une attaque d'hystérie (le mot est en toute lettre dans le *Journal de Paléologue*, Nicolas se lève et lance son latus. Ce latus, il appert du texte même du journal que notre ambassadeur le trouve insignifiant. Mais il n'est pas ainsi de la réponse que va lui faire Poincaré, et que tou

LE DROIT A LA VIE

C'est le vrai droit humain, il est au-dessus de toutes les lois artificielles écrasées dans les Codes.

Plus de cent ans après la Révolution de la bourgeoisie française qui élabora les Droits de l'homme, des malheureux impuissants, des hommes, des femmes, des enfants ont faim.

L'État a proclamé, on l'a gravée sur tous les frontons.

Et les uns possèdent tout la richesse sans produire, tandis que les autres en travaillent, n'ont absolument rien.

Aujourd'hui on chôme, pas de travail.

L'Etat peureux, vigilant conservateur et protecteur de la fortune des voleurs, accorde aux volés une audience, mais qu'un repas, pour les exploiter dans quelques temps il les entretient. Qui importe si l'ancêtre en enlève une partie ! Il en restera assez pour maintenir le niveau du coffre.

Le mois dernier, un soir sur Réaumur, par le froid et la pluie, je vis une foule de gueulards qui faisaient la queue, attendant, chacun son tour d'entrer dans l'établissement ou est inscrit : *Obuvre philanthropique*, ça n'a pas l'aspect d'un palais-hôtel.

Est-ce cela l'Égalité dont on nous berne ? Et les insupportables Droits de l'homme ?

Ces miséreux, ces chômeurs hommes et femmes sont des travailleurs, il en est des jeunes, des vieux, des infirmes, on les coudoie constamment.

Mais combien sont-ils les honteux ou les fiers qui n'ont plus d'loques pour se couvrir et qui s'étoient dans la mansarde.

Sans le sou, le travailleur a le droit et le devoir de crever.

L'improductif capitaliste, lui, a la liberté et le droit à la vie.

L'improductif capitaliste, lui, a la liberté et le droit à la vie.

Le droit à la vie sera dans une société

où il existe un capital auquel n'ont point de part ceux qui l'ont créé.

Travaillent ! Tu auras le droit à la vie quand tu le prendras et que tu n'as pas de part dans une mentalité d'esclave. Sache que tu es constitué comme ton gouvernement, qui nourrit tous les malfaiteurs et tous les exploiteurs et que tu as bien plus droit à la vie qu'un Leygue ou un Loucheur.

Le droit à la vie sera au Soleil, à la Vie, au

Rappelons à tous que...

...C'est le lundi 28 mars que paraîtra le Numéro Spécial du Libérateur. Il sera mis en vente dans les kiosques à Paris le lendemain et envoyé à tous nos dépositaires auxquels nos lecteurs de province devront le réclamer, dans les mêmes conditions que le Numéro hebdomadaire de la semaine courante, qui paraîtra comme d'habitude.

En ce qui concerne les groupements ou individualités qui ont déjà adressé leurs commandes pour ce Numéro Spécial, nous leur confirmons qu'ils recevront un nombre d'exemplaires de une valeur équivalente au montant de la somme souhaitée par eux.

Aussi nous insistons de façon pressante pour que tous les militaires, groupements, syndicats, etc., retardataires qui désirent s'assurer un certain nombre d'exemplaires de ce Numéro Spécial, veuillent bien nous adresser le montant de leur commande avant le 25 courant de façon que nous soyons en mesure de fixer approximativement l'importance du tirage.

Nous insistons de façon particulière à ce sujet auprès des camarades des centres où l'Union Anarchiste organise en ce moment une tournée de conférences.

Il nous paraît assuré, en effet, que notre Numéro Spécial paraissant peu après le passage du Conférencier en ces centres, sera susceptible d'obtenir plein succès, pour peu que nos camarades veuillent bien savoir profiter de l'atmosphère de sympathie envers nos idées, que n'aura pas manqué de laisser après son passage dans leur localité respective le conférencier de l'U.A. Le Numéro Spécial viendrait donc à point pour parfaire en ces localités

l'œuvre amorcée par notre conférencier. Il y a lieu pour tous, groupements et individualités, de se préoccuper d'ores et déjà de tous les moyens susceptibles de lui assurer la plus large diffusion possible.

Dans cet ordre d'idées, nous sommes persuadés que la vente sur la voie publique peut donner de précieux résultats, et nous invitons tous nos amis de Paris et de province à s'organiser en équipes de « crieurs » qui se chargeraient d'aller vendre notre Numéro Spécial à la sortie des usines, des réunions et dans toutes les voies passagères de leur localité.

La propagande anarchiste ne doit pas se ralentir. Elle doit, au contraire, prendre un essor toujours plus large pour réveiller les consciences. Plus que jamais la propagande anarchiste doit être active, agissante, réelle. Elle doit pénétrer tous les milieux.

Le Numéro Spécial du « Libérateur » est un excellent moyen pour y parvenir. Que tous ceux donc qui ne l'ont pas encore fait, s'imposent de suite l'effort nécessaire, pour que le Libérateur Numéro Spécial, aille dans les moindres recoins du pays, dissiper l'erreur, éclairer les cerveaux. Par lui, les militaires pourront jeter à pleines mains le bon grain de la révolte ; semaine de laquelle bientôt, espérons-le, se lèvera sur le sol stérile, des égoïsmes et de l'exploitation, comme des épis lourds et pressés, une riche moisson d'hommes libres, bons et fraternels !

LE LIBÉRATEUR.

(Adresser commandes et mandats à Léon, 69, boulevard de Belleville, Paris (11^e).

La Tribune des Jeunes

Enfin, les jeunes anarchistes viennent de faire paraître leur journal : « La Jeunesse Anarchiste ».

Ce n'est pas sans difficulté que nous avons réussi à la lancer.

Son format n'est pas bien grand, mais nous espérons que, grâce aux efforts coordonnés de tous les jeunes, nous pourrons d'ici quelque temps faire mieux, beaucoup mieux.

Que les jeunes, que tous les camarades fassent le nécessaire pour la diffuser !

LA JEUNESSE ANARCHISTE.

Jeunesse anarchiste. — Tous les vendredis soirs à 8 h. 30, réunion du groupe, Maison Commune, 49, rue de Bretagne.

Ce soir, causerie par Salvador qui traitera du Maréchal.

Ensuite, discussion sérieuse sur l'organisation des Jeunesse.

Fédération des Jeunesse Anarchistes

« Qu'est-ce que la jeunesse anarchiste ? »

La jeunesse anarchiste est un groupement de jeunes épris de liberté, qui par ses efforts coordonnés, s'efforce de fournir aux individus ayant le souci de s'affranchir intégralement la facilité d'examiner les problèmes sociaux sous toutes leurs formes.

Dans quel but ?

Dans le but de faire des hommes conscients, CAPABLES DE SE DIRIGER SEULS.

Pour quelle raison ?

Parce que nous plaignons nos espoirs dans l'éducation de chaque individu pour l'acheminement vers une humanité meilleure.

Persuadés que l'esclavage politique, économique et moral repose principalement sur l'ignorance des jeunes, sans laquelle aucun gouvernement, aucun exploitation ne pourrait exister.

C'est pourquoi, camarades, nous vous invitons à assister à toutes nos réunions, dans lesquelles la libre discussion est élevée à la hauteur d'un principe.

Penseurs de toutes écoles, révoltés de toutes catégories, camarades de toutes professions qui aspirez à un peu plus de justice et de mieux-être, ne comptez que sur vous-mêmes ! Alors vous seriez capables d'accomplir de profondes transformations sociales.

(La jeunesse anarchiste tient à la disposition des groupes le texte ci-dessus, édité en éditions à un très avantageux prix. — Pour renseignements, s'adresser à : Leroy, 3, rue Jean-Jaures, Bagnolot (Seine).

Par la Violence

La grève éclate, la révolte surgit, aussitôt la répression s'organise : lois, police, armée, au service des gouvernements, sont sur pied.

Ici, on emprisonne ; là, on charge, on sape, on tue ceux qui osent réclamer le droit à la vie.

Par la violence, les grands se maintiennent au pouvoir, conservent leurs privilégiés, maintenant la société actuelle faite d'iniquités et de misère.

A la violence, devons-nous opposer la violence ou alors devons-nous nous courber ? Certains « anarchistes », s'affirment contre la violence, veulent tout de même changer la situation actuelle. Mais comment feront-ils ? Par l'éducation !... Attendront-ils que tous les individus soient devenus des êtres prédictives ?

Croient-ils que les puissants, que les gouvernements viendront d'eux-mêmes plus humains ?

Croient-ils que les portes des prisons s'ouvriront toutes seules ?

Croient-ils que la liberté sera rendue aux révoltés qui ont osé attaquer l'Etat actuel ?

Croient-ils à une transformation sociale accomplie, je ne sais comment, par un coup de baguette magique ?

Pour ma part, je ne le crois pas ; seule l'action violente, seule la Révolution sociale donnera aux opprimés le bonheur, le droit à la vie. Ils n'auront, nous n'aurons que ce que nous prendrons.

Ces mêmes « anarchistes » nous disent encore : « Comment, vous voulez faire la révolution avec la masse abruti, avec les miséreux, avec tous les exploités qui ne savent même pas ce qu'ils veulent ! »

Mais oui, avec eux nous voulons lutter, avec eux nous voulons propager, diffuser, ancrer l'esprit de révolte.

Nous voulons qu'ils se lèvent, qu'ils brisent toutes leurs chaînes. Avec eux, avec

MOUVEMENT INTERNATIONAL

ALLEMAGNE

IMPRESSIONS DE VOYAGES

Savoir qu'en pays étranger il existe des gens qui pensent comme soi est bien ; mais les voir, se rencontrer, discuter avec eux, concrétiser en un mot l'opinion qui précédemment l'on s'était faite est mieux. C'est ce à quoi je pense quand, débarqué en Allemagne, je pus, de visu, constater qu'il existait chez nos voisins d'outre-Rhin un véritable mouvement anarchiste.

A première vue, on reste étonné que, dans un pays pourtant universellement réputé pour son adoration du culte de la discipline et de la force, un mouvement antiautoritaire, comme le mouvement fédéraliste allemand, ait pu se développer aussi puissamment.

Il est vrai que siège la débâcle militaire allemande et pendant la Révolution qui s'ensuivit une grande fermentation s'opéra dans les esprits et c'est à ce qu'aucun doute, il nous faut attribuer cette postosée vers l'anarchisme révolutionnaire en pays germanique.

La révolution allemande, que d'ailleurs tous les révolutionnaires allemands souhaitaient, permit une notable transformation politique et il est certain qu'actuellement c'est l'Allemagne qui, de toute l'Europe, jouit le régime le plus libéral.

Le journal bourgeois *Le Courrier de l'Allemagne* est incendié.

Le Trieste, incendie de la Bourse du travail. Deux jours après, à dix heures du matin, les ouvriers de l'immense chantier Saint-Marc quittent le travail, hissent le drapeau noir, mettent le feu au chantier : représailles ! On se bat, pendant que les fumées font leur œuvre. Seize millions de dégâts, Moris, blessés.

Conigoli, l'ennemi tenté de prendre d'assaut l'Hôtel de Ville. Représailles : armes réquisitionnées par les travailleurs, gros cultivateurs tués, propriétés incendiées. Muggia, près Trieste, Bourse du travail détruite par le feu.

A Margignana, local de la section communiste dévasté.

A Fucecchio, Bourse du travail et Hôtel de Ville incendiés. Intervention de mitrailleuses.

A Montespertoli et à San Croce sull'Arno, local ouvrier incendié.

A Siena, Bourse du travail prise d'assaut, incendiée. Artillerie de montagne contre le peuple.

A Cassale Monferrato, la Bourse du travail cible à un canon et deux mitrailleuses pendant deux heures et demie après l'arrestation de ses deux cents défenseurs, est incendiée. Quatre morts, nombreux blessés.

A Pieve di Cento et à Cento, habitudes provocations fascistes. Une femme tuée, des blessés.

A Adria, le secrétaire du Syndicat des charreliers est tué par le président des fascistes.

A Bologne, trois secrétaires de syndicats paysans des environs, reconnus, sont roués de coups par les fascistes.

A Padoue, deux maisons sont détruites par les fascistes...

Ne pourrons continuer. A quoi bon ?

On sang, ces meurtres, ces incendies auraient été évités et la révolution serait faite si les chefs n'avaient pas tiré lors de la prise de possession des usines.

Cette terrible réaction, les anarchistes italiens l'avaient prévue. La collection d'Umano Nova de l'époque en fait foi. Mais les chefs répondent contre syndical, ajoutant : Nous avons la promesse du Gouvernement !

Voilà comment le Gouvernement tient ses promesses en faisant incendier les Bourses du travail, en faisant massacrer les travailleurs.

Et aujourd'hui, pendant que toute l'Italie ouvrière et paysanne est à feu et à sang, ces mêmes chefs, que font-ils ?

Ils déclinent d'attendre de plus amples informations !

Voilà à quoi servent Parti socialiste et Confédération Générale du travail.

Confédération Générale du travail ? Parti socialiste ? Camisoles de force du prolétariat.

S. CASTEU.

ESPAGNE

LETTRE OUVERTE

AUX TRAVAILLEURS FRANÇAIS

Point n'est besoin de vous faire l'histoire de cette répression sans précédent en Europe (sauf peut-être en Hongrie) qui s'apprête sur nous et fait des victimes de plus en plus nombreuses.

Vous savez tous qu'il a fallu que la coalition de tous les éléments de réaction (bourgeoisie, militarisme et cléricalisme) se fasse, mettant en œuvre les plus viles procédés pour essayer d'en finir avec l'organisation de la C.N.T., la plus puissante de la classe ouvrière et celle qui se faisait craindre le plus par les privilégiés de l'époque.

Comme en Italie, la bourgeoisie a organisé une garde de mercenaires, dont toutes les atrocités sont autorisées, et qui, avec les gendarmes, la police fait respecter leur énergie. Leurs pères ont échoué, ils risquent d'échouer eux-mêmes, à quoi bon tenter un succès difficile et presque impossible ? Et renonçant à penser et agir, il se renferme dans cette sagesse qui a le grand avantage de ne leur imposer aucun sacrifice.

C'est un moment heureux pour le despotisme qui en profite toujours avec une grande habileté, et qui peut se croire maître de l'avenir.

Il n'aurait plus rien à craindre, en effet, si la sève des sentiments généreux ne commençait pas à fermenter dans les fils comme elle a fermenté dans les pères.

Inlassablement nous devons choisir toutes les occasions, et elles sont nombreuses, pour réveiller ce peuple et faire gronder en lui la voix de la révolte.

Le peuple ne dit rien, mais il attend quelqu'un qui l'aide à se libérer, en réclamant la révolution et la paix.

Ces auxiliaires imprévis de la bourgeoisie, avec l'aide de toutes les milices, de tous les gardes civils, obéissent, sous la menace du revolver, à leur ordre de faire.

Ces auxiliaires, avec l'aide de la police, de l'ordre public, pour essayer d'en finir avec l'organisation de la C.N.T., la plus puissante de la classe ouvrière et celle qui se faisait craindre le plus par les privilégiés de l'époque.

Comme en Italie, la bourgeoisie a organisé une garde de mercenaires, dont toutes les atrocités sont autorisées, et qui, avec les gendarmes, la police fait respecter leur énergie. Leurs pères ont échoué, ils risquent d'échouer eux-mêmes, à quoi bon tenter un succès difficile et presque impossible ? Et renonçant à penser et agir, il se renferme dans cette sagesse qui a le grand avantage de ne leur imposer aucun sacrifice.

C'est pourquoi, camarades, nous vous invitons à assister à toutes nos réunions, dans lesquelles la libre discussion est élevée à la hauteur d'un principe.

Il ne se passe pas un jour, pas un instant, pas une minute, où l'on n'entende les individus se plaindre des dures conditions d'existence qui leur sont imposées.

Journellement l'on voit l'ouvrier gémir au sujet de la vie chère, des salaires, de la mauvaise qualité des denrées, en un mot de tout ce qui fait que cette société est ignoble.

Par cet état d'esprit, par ce mécontentement régne sourdement, et qui se trouve à l'état latent un peu partout, notre tâche sera déjà moins aride à accomplir.

Quel doit être notre rôle devant cette situation ?

Toujours dire ce que nous croyons être la vérité. Faire voir aux hommes, non pas les effets, mais les causes de leurs maux, le pourquoi et le moyen de les supprimer. Notre rôle est d'expliquer inlassablement que tous ces maux nous viennent de l'autorité. Et par la parole, et par l'action démontrer que cette autorité n'est qu'un préjugé ancestral qui ne peut que rendre esclaves les hommes.

Aidez-nous, notre cause est la vôtre.

Le Comité Catalan de la Confédération nationale.

Les appels de nos camarades sont toujours aussi pressants. Et si, par notre manière et notre lâcheté, ils sont assassinés, l'opprobre de tout révolutionnaire s'apportera sur nous, car nous n'avons pas su, alors qu'il en était temps encore, aider à sauver nos frères, qui auront révélé la mort à l'asservissement.

R. VAILLANT.

La Vie de l'Union Anarchiste

Tournée de Propagande

Nos premières réunions de Chalon-Lyon ont été pour notre camarade conférencier et l'idéal anarchiste un plein succès.

Cette semaine, notre camarade Boudoux parera à :

LYON-VAISE, le samedi 19 mars, à 20 heures, salle Proyat.

OUILLERS, le lundi 21 mars, à 20 heures.

VILLEURBANNE, le mardi 22 mars, à 20 heures, salle du Cinema Grémieux.

SAINTE-FONTE, le mercredi 23 mars, à 20 heures.

SAINTE-GENÈVE, le jeudi 24 mars, à 20 heures.

GRANDE SALLE de la Bourse du Travail, cours des Conférences, cours Victor-Hugo.

VIENNE, le samedi 26 mars, à 20 heures.

ROMANÉ, le